

## Comment est né *Grand-Père et son canon*

(...)

A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, j'avais alors quatorze ans, chaque fois que mon grand-père Antonín Filip, menuisier et sculpteur sur bois à Hošťálková u Vsetína, conseiller municipal au temps de l'Autriche-Hongrie et, jusqu'à sa mort, arpenteur appointé par la commune, me parlait de la guerre sanglante qu'il avait faite de 1915 à 1918 en tant que caporal artilleur-pointeur dans les Alpes, il évoquait un énorme canon de 400 millimètres de diamètre, merveille de la technique militaire de l'époque, fabriqué par le département « Armement » des usines Škoda de Pilsen. Je ne le croyais pas. Je ne le lui disais pas en face, mais en moi-même, je me moquais de cet ancien combattant d'une guerre perdue.

Ni sa médaille ni sa Croix de Marie-Thérèse qu'il avait reçue pour son courage ne parvenaient à me convaincre. Ses « ferrailles » étaient accrochées dans un coin de la « belle salle » juste à côté du reposoir où Grand-Mère avait placé une statue de la Vierge de Saint-Hostýn. Elles lui avaient été remises en 1916 et 1917 à l'état-major de l'armée austro-hongroise à Bolzano par le *Feldmarschall* impérial et royal d'origine serbe Světozar von Borojevič en personne, que Grand-Père n'a jamais appelé, pendant plus de vingt-cinq ans, que « ce beau salaud ».

Ironie du sort : pour cette Croix de Marie-Thérèse, si l'Autriche-Hongrie avait survécu à l'année 1918, Grand-Père aurait touché une rente mensuelle de 200 couronnes autrichiennes, alors que, pour des raisons évidentes, son courage ne lui a pas valu un centime de la part de l'Etat tchécoslovaque !

Sa médaille, Grand-Père Antonín l'avait reçue en récompense du haut fait suivant : en janvier 1916, chargé d'une mission importante, il avait quitté de nuit et par une tempête de neige le chalet Tre Scarperi, qui abritait l'état-major de la 3<sup>ème</sup> division d'artillerie, et gagné la position autrichienne située sous le sommet du Santa Candida. Il m'avait avoué que ce n'était pas par héroïsme qu'il s'était porté volontaire pour cette excursion périlleuse, mais parce que sur le Santa Candida servait le mitrailleur Jožka Nevola, originaire du bourg de Ratiboř voisin d'Hošťálková, forgeron de son état et joueur invétéré. « Jožka me devait soixante couronnes, m'avait confié Grand-Père. Il les avait perdus au *mariage*, et comme les Ritals du Valle de Rinbon s'apprêtaient à passer à l'attaque du Santa Candida dont le sommet était d'une grande importance stratégique, j'avais peur que Jožka n'y passe – Grand-Père avait dit ça en argot militaire autrichien : *dass er hops macht* – et de ne jamais revoir mon argent. »

Quant à la Marie-Thérèse, à l'en croire, il l'avait gagnée en mars 1917 sur le Pian Gisca, juste en face du Col di Lana dont les Italiens, après l'avoir sapé, expédieraient le sommet dans les airs, et du même coup trois cent cinquante chasseurs alpins autrichiens, au début du mois de mai suivant.

En mars 1917, des avalanches tombaient du Pian Gisca. Une nuit, sur la face nord, l'une d'elles avait enseveli quinze hommes et dix mulets dont cinq portaient chacun un obus de 400 mm au poste de tir du canon précité et les cinq autres du ravitaillement. Grand-Père racontait que, lors de cette ascension du Pian Gisca par le versant exposé aux avalanches, le caporal Filip venait en dernier et veillait surtout à ce qu'il n'arrive rien au mulet porteur d'un baril de rhum de cent litres. Aux environs de minuit, alors qu'ils étaient tout près du sommet, une avalanche s'était déclenchée, enfouissant ou, comme on l'avait constaté plus tard, entraînant majoritairement dans l'abîme quatorze hommes et neuf mulets. Seul Grand-Père Antonín avait échappé à cette horreur blanche quasi silencieuse en se tapissant derrière un rocher. Une fois la tornade blanche passée, il avait pris le risque d'allumer sa lampe à acétylène et s'était aperçu qu'à cinq pas sur sa gauche dépassaient de la neige la tête et le dos du mulet porteur du baril. Il s'était mis à le dégager de ses mains nues et c'est alors qu'il était tombé sur quatre soldats ensevelis – deux avaient des os cassés, les deux autres étaient indemnes – auxquels il avait sauvé la vie.

En mai 1917, le *Feldmarschall* Světozar von Borojevič ornait la poitrine de Grand-Père de la Croix de Marie-Thérèse, ce pourquoi, à partir du 1er juin 1939, c'est-à-dire à l'époque du Protectorat, la Direction des forces armées de Vienne, Bureau des anciens combattants de l'Armée austro-hongroise, lui avait envoyé 150 Reichsmark mensuels visant à améliorer sa retraite. Indigné, Grand-Père avait écrit une lettre de refus, que j'ai toujours, où il disait qu'ayant gagné cette croix au service d'un empereur, il n'acceptait pas de pension versée par un quelconque caporal (le caporal en question étant Hitler). Pour des raisons aisément compréhensibles, mon père avait tapé la lettre à la machine en passant le « caporal » sous silence. Mais les autorités militaires viennoises avaient ignoré ce courrier et tous les mois, jusqu'à mars 1945, le facteur avait apporté 150 Reichsmark à Grand-Père. Il avait placé l'argent sur un livret qu'il avait ouvert à mon nom à la Caisse d'épargne de Vsetín : « Tu feras peut-être des études après la guerre : ça te servira ».

Au fil du temps, ces économies se sont élevées à 115.000 couronnes du Protectorat. Puis, en mai 1945, le compte a été bloqué et je n'ai pas pu prélever une seule couronne dessus, ni même, après la réforme monétaire de l'automne de la même année, un seul centime ...

Trente ans plus tard, le vendredi 4 avril 1975, au poste-frontière de Bayrisch Eisenstein, à portée de vue de Železná Ruda, j'entamais un pèlerinage à Rome dans l'espoir qu'en cette Année sainte, le Seigneur me pardonnerait, sinon tous mes nombreux péchés, du moins une partie d'entre eux. A la barrière, du côté bavarois de la frontière, le Père Anastáz Opasek, Abbé en exil du monastère de Břevnov, m'a donné sa bénédiction. Auparavant, il m'avait procuré des cartes du moyen-âge sur lesquelles figurait l'itinéraire suivi dès le début de cette époque par les pèlerins tchèques en route pour la Ville éternelle et je l'avais reporté sur des cartes routières d'aujourd'hui. Il m'a fallu vingt-neuf jours de marche forcée pour effectuer ce pèlerinage. Si j'avais pu partir de Prague, cela m'aurait fait 120 kilomètres supplémentaires et j'aurais mis deux jours de plus.

Mon itinéraire qui, pendant des siècles, avait été celui, non seulement de pieux pèlerins, mais aussi de chevaliers brigands, de commerçants, de moines, de vauriens, de comédiens et de rois, m'a fait passer par des lieux dont les noms m'étaient familiers, comme Silian, Sexten, Innichen, Toblach, ces villes et villages du Pustertal aujourd'hui italien où, en 1915, avaient débuté les expériences guerrières de Grand-Père. Tout au long du chemin, les replis secrets de ma mémoire ont libéré des noms entendus jadis de sa bouche tels que Cima Tre Scarperi ou Monte Specie, le massif montagneux qui domine le « sanglant » Val di Landro où j'ai découvert, dans un bois à droite de la route de Cortina d'Ampezzo, un cimetière militaire autrichien de plus de mille croix portant en majorité des noms tchèques.

(...).

A l'hôtel *Tre amici* de Rovereto, j'ai lu dans le guide touristique du Haut-Adige que cette ville d'importance mineure abritait depuis 1926 un musée militaire. C'est une coupole futuriste en briques « romaines », située sur une colline dominant la ville, où sont rassemblés des souvenirs et des documents relatifs aux années de guerre 1915-1918. La notice se gardait bien de signaler que l'inauguration en avait été faite par Mussolini.

Le lendemain, je me suis rendu à ce musée. Et là, ça a été le choc : dans la salle où étaient entassés des armes, des cartes et d'autres objets encore de l'armée austro-hongroise, je suis tombé sur une grande photo du caporal Antonín Filip, Grand-Père jeune, debout à côté d'un énorme canon. Dessous, un cartel indiquait les caractéristiques techniques dudit canon, un monstre d'acier fabriqué par les armuriers tchèques hautement qualifiés des usines Škoda de Pilsen. Juste à côté, une autre grande photo montrait un bellâtre : l'ingénieur et major Peták, ancien élève de l'académie militaire de Wiener Neustadt (le Saint-Cyr austro-hongrois), son inventeur.

Ainsi, le canon avait bel et bien existé ! Ce que le gamin de quatorze ans que j'étais appelait des « histoires » ou les souvenirs amers du vétéran d'une guerre perdue était vrai. Grand-Père n'avait pas menti. J'en ai eu le souffle coupé. Vingt-neuf ans après sa mort, cette révélation a semé la confusion dans mes souvenirs de ses récits de guerre.

Je suis bien resté une heure devant sa photo. J'avais honte de mon incrédulité passée et je lui ai demandé pardon pour ces grimaces en cachette et cette langue tirée derrière son dos par quoi j'avais si souvent réagi à son ressassement de ces quatre années perdues, qui plus est : au service d'un empereur, dans les Dolomites. J'ai aussi photographié les deux agrandissements.

Entre Rovereto et Vérone, contrairement à ce qui avait été ma pratique jusqu'alors, je me suis arrêté à chaque *trattoria* du bord de route pour vider chaque fois au moins un demi-litre de *vino rosso*. C'était sans commune mesure avec ce qu'exigeait le pâle soleil d'avril, mais j'avais ce choc à faire passer.

Dans les *trattorie* aux portes de Vérone, - la ville où Shakespeare situe l'histoire de Roméo et de Juliette, ce que contestent les historiens de la littérature contemporains, - je suis passé du vin à la *grappa* : ça a été ma perte ... et la naissance de *Grand-Père et son canon*.

Passé minuit, je ne sais plus comment, j'ai pénétré dans Vérone.

A l'hôtel de la place Porta Santo Giorgio, tout de suite après les remparts, le portier de nuit ne m'a même pas laissé entrer. A l'hôtel *Adige*, Via Alessio, je suis bien arrivé jusqu'à la réception, mais le malabar qui s'y trouvait m'a grossièrement ramené dans la rue en disant que ceci était un hôtel correct et qu'on n'y acceptait pas les vagabonds alcoolisés, surtout quand ils n'avaient qu'un sac à dos pour tout bagage.

La nuit était tiède : je me suis allongé dans les herbes folles au pied des remparts nord pour y dormir. Là, après un *Notre Père* dit les larmes aux yeux, j'ai demandé pardon une nouvelle fois à Grand-Père de ne pas avoir cru son histoire de canon tiré de sommet en sommet dans les Alpes, du début de l'été 1915 à octobre 1918, en compagnie de dix-huit autres artilleurs placés sous le commandement du major et futur colonel Peták, sans que ce canon serve ne fût-ce qu'une seule fois ...

Et sous les remparts de Vérone, j'ai rêvé de mon roman.

Au lever du soleil, trois *carabinieri* m'ont réveillé et conduit au poste. Là, ils m'ont copieusement cuisiné avant de découvrir que j'avais sur moi un passeport ouest-allemand en bonne et due forme, soixante mille liras et une carte American Express à mon nom : du coup, ils ont perdu de leur assurance. Ils ont téléphoné pendant une demi-heure avec je ne sais qui

pour demander je ne sais quoi, puis, brusquement, ont cessé de me questionner : je n'étais plus un vagabond, mais *un molto importante scrittore*.

Le commissaire a envoyé le plus jeune de ses hommes au bar voisin me chercher un double expresso, un petit pain chaud et un verre d'*amoretto* qui m'ont remis sur pied. D'un ton amical mais ferme, il m'a conseillé de renoncer à cette histoire de pèlerinage : « C'est touchant, bien sûr, mais ça sent aussi son mensonge à plein nez ! Vous qui êtes écrivain, trouvez quelque chose de plus crédible ! ».

Au commissariat, j'ai pu prendre une douche et me raser. Ensuite, le commissaire en personne m'a emmené à moto à la Porta Nuova d'où part depuis l'époque romaine la route de Mantoue, celle-là même qu'emprunte Roméo. Et chemin faisant, à l'ombre des pins multi-centenaires qui bordent cette magnifique allée, j'ai échafaudé de A à Z l'intrigue de mon roman.

Du caporal-pointeur Antonín Filip, menuisier et sculpteur sur bois à Hošťálková u Vsetína, j'ai fait mon colonel Peták à moi, que j'ai doté de qualités et de défauts tous étrangers à Grand-Père et embarqué dans des aventures que celui-ci aurait sûrement aimées s'il avait pu lire mon livre. Je lui ai aussi donné pour femme une cantatrice du Théâtre national de Prague, une célébrité des dernières années d'avant la Première Guerre mondiale qu'admire l'*impresario* italien Caetani de Sermoneta, lequel est en réalité un espion tentant d'accéder aux plans du canon en passant par l'épouse de son inventeur.

A l'automne 1975, j'ai passé une semaine aux archives de l'ancien arsenal secret de Vienne (aujourd'hui Musée militaire). On m'y a sorti la totalité des pièces écrites, projets et rapports concernant les mouvements de son canon, adressés du front par le major et futur colonel Peták à l'état-major général de Bolzano, dont il dépendait directement. Sur la base de ces documents authentiques, j'ai pu aisément inventer d'autres histoires pas trop éloignées de la réalité. J'ai aussi retranscrit les noms de toutes les positions qu'avait occupées le canon et surligné sur ma carte des Dolomites tous les cols et sommets – je ne citerai que le Col di Lana, le Monte Piano, le Passo de Pordoi, le Passo del Falzarego, Canazei, la Marmolada – où les artilleurs avaient dû amener ce monstre, voire le hisser à la force de leurs bras après l'avoir démonté, et ce sur des sommets dépassant parfois les 2.000 mètres.

Fait notable : sur les quatre-vingts membres que comptait l'unité du colonel Peták, majoritairement constituée de Tchèques : métallos qualifiés, techniciens et ingénieurs, tous employés des usines Škoda de Pilsen dans le civil, pas un n'a déserté pour rejoindre la légion tchécoslovaque.

Ce même automne 1975, je me suis rendu à Gallarate, une bourgade située au nord-ouest de Milan dont le château avait abrité l'état-major des légionnaires tchécoslovaques d'Italie en 1917 et 1918 : j'espérais y apprendre où et comment, durant la Première Guerre mondiale, des Tchèques au service des Habsbourg étaient passés à l'ennemi. Je n'y ai trouvé qu'une plaque commémorative. Le conservateur m'a expliqué qu'après novembre 1918, les légionnaires avaient transféré leurs archives à Prague et que je ne trouverais rien non plus dans la chronique municipale, leur séjour à Gallarate ayant été tenu strictement secret (le château était entouré de barbelés et gardé par des soldats anglais).

(...)

A la fin de l'hiver suivant, début avril 1976, j'ai chaussé mes skis et, pendant trois semaines, joignant l'utile à l'agréable, j'ai visité tous les sites portés sur ma carte. Au Col di Lana, au-dessus du cratère résultant de l'explosion des mines placées sous les positions autrichiennes qui, comme je l'ai dit, avait causé la mort de la moitié d'un régiment de chasseurs alpins, j'ai attrapé un coup de soleil. Durant trois jours, à l'hôtel *Marmolada* de Canizei, une infirmière m'a enveloppé le visage de linges trempés dans du petit-lait frais. J'ai souffert comme une bête ...

Autre fait, absurde celui-là, ressortant des rapports du colonel Peták : au cours de ces quatre années sur le front italien, le canon a changé douze fois de place - comme on sait, sans tirer un seul obus ! Chaque fois qu'ils l'avaient hissé quelque part, les Tchèques devaient, soit le redescendre en vitesse parce que les Italiens attaquaient leur cote, soit l'avancer d'une dizaine ou d'une vingtaine de kilomètres parce que les Autrichiens venaient de réussir une offensive ...

Début novembre 1918, après la capitulation et l'éclatement de l'Autriche-Hongrie, le vrai colonel Peták s'est avéré officier avisé : manœuvrant habilement, il a su éviter la captivité à toute sa troupe. Le 13, à l'arsenal de Vienne, il confiait aux bons soins de l'Etat autrichien son canon démonté en trois parties chargées sur trois camions ainsi que six véhicules d'escorte, déliait ses hommes de leur serment, les renvoyait dans leurs foyers, ôtait son uniforme de colonel autrichien et rentrait chez lui à Prague où il déclinait l'offre de l'Etat tchécoslovaque de rejoindre l'état-major général avec le grade de colonel en disant qu'un soldat ne prête qu'une fois serment, qu'en tant qu'ancien soldat, il acceptait le résultat de la guerre et qu'en tant que citoyen et civil tchèque, il avait l'intention de respecter les lois du nouvel Etat.

Du 13 novembre 1918 à janvier 1942, dans la cour de l'arsenal de Vienne, il y eu deux canons identiques : le « numéro un », que le colonel Peták avait sauvé des Italiens, et sa copie conforme. La suite de leur histoire, je l'ai lue à l'automne 1975 aux archives de l'arsenal.

Au cours de l'hiver 1942, pendant le siège de Sébastopol, les nazis les ont acheminés tous les deux en Crimée, mais le train qui devait les approvisionner en obus de 400 mm fabriqués à Pilsen à partir des plans autrichiens de 1914 n'est jamais arrivé : les maquisards soviétiques l'avaient fait sauter quelque part en Ukraine. Sébastopol a donc été prise sans qu'une fois encore, ces deux canons ne tirent un seul obus ... Puis, à l'automne 1944, quand les Allemands ont dû évacuer la ville en toute hâte, ils les ont laissés en plan à la périphérie ouest de l'ancienne forteresse réduite à un tas de ruines. C'est ainsi que depuis la création par les Russes d'un cimetière militaire à Sébastopol en 1946, ces deux canons autrichiens, chefs-d'œuvre de l'artilleur tchèque et colonel austro-hongrois Peták, forment la porte d'entrée de la nécropole aux trente mille tombes de soldats soviétiques tombés en Crimée.

Je ne suis jamais allé à Sébastopol et je n'ai pas l'intention d'y aller. Contrairement à mon héros, je n'ai jamais vu non plus de photo représentant ces deux canons postés, le tube dressé vers le ciel, de part et d'autre de l'entrée du cimetière. La description de ce portique solennel sur laquelle s'achève mon roman est entièrement de mon cru ...

(...).

Ota Filip, Murnau, mai 2007

(Traduction : Pierre Foucher)

P.S. Pour voir la photo du musée de Rovereto, revenir à la page d'accueil de l'auteur et cliquer sur la ligne **Děda a dělo – Antonín Filip Fotografie**.